

Béatrice Craig
University of Ottawa

Frédéric Charbonneau — *Les silences de l'histoire. Les mémoires français du XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, 299 p.

La richesse des mémoires a été soulignée par de nombreux travaux depuis les 30 dernières années. Plusieurs chercheurs se sont entre autres penchés sur le problème posé par la définition même du genre. Dans la foulée de ces travaux, Frédéric Charbonneau livre ici une analyse, fine et érudite, recherchant « les facteurs de cohérence et de cohésion entre les mémoires, aux plans de la genèse historique, de l'ancrage social et du déploiement rhétorique » (p. 6). « Tous les Mémoires sont d'abord des anti-histoires » a affirmé Pierre Nora (1997) : le thème est ici développé dans ses multiples dimensions. Selon Charbonneau, le principe d'unité de ce « genre gigogne » qui accueille des oeuvres disparates, est à voir dans le refus de l'histoire officielle, de sa pratique et de sa représentation des faits. Ainsi, le genre mémorial se construit en opposition à l'histoire, dans sa forme et sur le fond.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. Les deux premiers chapitres montrent la genèse du conflit entre mémoires et histoire, deux conceptions qui s'affrontent depuis l'Antiquité. Se dessinent dès lors les tensions entre vérité et mensonge, entre l'objectivité de l'historien et la subjectivité de l'acteur ou du témoin, sur le plan formel entre le style simple, dépouillé et le style orné et éloquent. Les *Commentaires* de César, ouvrage précurseur du genre, ouvrent la voie aux mémorialistes et offrent « une caution et les lieux d'une rhétorique virile » (p. 37) en recherchant le style et la forme du vrai. À la Renaissance, au moment où émerge la notion de méthode dans la pratique historique, avec notamment Jean Bodin, le genre mémorial s'impose en rejetant la recherche stylistique, la prétention à l'histoire universelle et la dépendance à l'égard du roi. La traduction latine de l'oeuvre de Philippe de Commines au XVI^e siècle anoblit ce type de narration historique qui se définit avant tout par l'observation d'un seul.

La seconde partie intitulée « L'anti-histoire » analyse dans les chapitres 3 à 6 le parcours paradoxal de la construction et de l'autonomisation du genre. Les mémorialistes se mêlent en effet de faire de l'histoire alors qu'ils s'opposent à sa pratique et à ses praticiens. Le genre des mémoires n'est pas codifié ni théorisé par les contemporains, mais son autonomisation au XVII^e siècle passe d'abord par la définition d'un territoire particulier qui s'exclut de celui des historiens : « Les mémoires s'opposent à l'histoire comme le particulier au général, l'officieux à l'officiel, le privé au public, c'est là leur rébellion, c'est là qu'ils intéressent le curieux et le libertin » (p. 72). Les mémorialistes se mêlent également d'écriture alors qu'ils sont avant tout des hommes d'action et d'expérience, issus de la noblesse, du clergé ou de la bourgeoisie. Contrairement aux historiens, hommes de cabinet à qui l'on reproche leur incompétence et leur dépendance à l'égard du pouvoir royal (qualifiés « d'hommes de néant » par le cardinal de Retz), les mémorialistes participent à la

construction de l'histoire, en sont les acteurs et les témoins; ils relatent les événements auxquels ils ont participé, ils parlent de ce qu'ils ont vu. Si leur engagement dans l'histoire les rend suspects de partialité, ils fondent leur crédibilité sur leur statut social et leurs titres. Les historiens construisent l'histoire pour défendre la gloire du souverain, l'État, le royaume. Cette « forteresse » est assaillie et assiégée par les mémorialistes : « Pour attaquer l'hégémonie des versions officielles, certains mémorialistes se réclament de Dieu, d'autres de leur naissance, d'autres encore de leur expérience; l'historiographe pour la défendre se réclame du roi » (p. 95). Les mémorialistes dont la gloire est passée, ne craignent pas de révéler des secrets, thématique récurrente des mémoires, fondement de leur pouvoir et de leur force. Les mémorialistes enfin adoptent des stratégies narratives et stylistiques opposées à celles des historiens. Ils rompent avec la narration chronologique, pour un ordre intuitif, faisant de fréquents va-et-vient entre le passé et le présent; il leur importe avant tout d'être clairs et de donner sens aux événements. Le style, d'abord dépouillé, simple, naïf, des mémoires d'épée, jusque vers les années 1660, évolue avec les mémoires mondains vers l'ornement rhétorique. Cette paradoxale déviation littéraire est signe de l'autonomisation du genre. C'est dans la littérature que les mémorialistes trouvent l'issue de leur quête de légitimité et de leur soif d'adéquation à l'ordre du royaume ou à l'ordre divin.

La troisième partie, « Les figures de la dissidence », montre dans les chapitres 7 à 9 les conditions de rédaction des mémoires. C'est sous le règne de Louis XIV que les mémoires sont le plus abondamment écrits, période où l'historiographie officielle demande à être rectifiée. Au moment où ils sont mis à l'écart par le pouvoir absolutiste, les mémorialistes se réfugient dans leur château, mise à distance infamante de la cour et du monde, stigmate de leur indépendance, et entreprennent l'écriture de leur version des faits. S'exprime alors la tension entre la conception de l'honneur et la représentation que les mémorialistes veulent donner d'eux-mêmes. « Instrument de leur innocence », « forme d'expiation par la confession et le regret de leur fautes » (p. 131), l'écriture permet aux mémorialistes de penser et de panser les blessures de leur honneur bafoué, et en outre de réaffirmer leurs positions politiques, intellectuelles et spirituelles. En devenant progressivement littéraire, le genre des mémoires emprunte les formes de la querelle, de la polémique. Si la plupart des mémoires sont publiés à titre posthume (le tiers du corpus est édité au XVII^e siècle), il demeure que la forme manuscrite assure leur circulation. L'analyse de l'édition des mémoires au cours de cette période révèle notamment que les mémoires les plus influents de l'époque sont ceux issus de la scène politique, écrits par les personnages de haut parage. Ces ouvrages polémiques sont le plus souvent imprimés en Hollande, sous de fausses adresses, pour échapper à la censure.

Enfin, la dernière partie, « L'écriture du secret » qui rassemble les chapitres 10 et 11, fait valoir que les mémorialistes, tentés par la littérature, donnent une « lecture théâtrale de l'histoire » (p. 230); le théâtre a ici une valeur heuristique en mettant à nu la mécanique des rouages politiques, en démasquant les impostures, en révélant les dissimulations ainsi que les desseins secrets et providentiels. Pour les mémorialistes jansénistes notamment, la métaphore du théâtre prend une dimension spirituelle : « machines, intrigues et déguisements sont les indices d'une mise en scène, d'un

canevas, voire d'un texte divin plus ou moins arrêté » (p. 210) dont ils révèlent l'intrigue.

Ouvrage touffu, d'une grande érudition, qui a le mérite de faire une analyse globale du genre, basée sur une dizaine d'ouvrages et non sur un texte spécifique. Malheureusement, le style est parfois déconcertant, sacrifiant la clarté au profit de l'éloquence. Ce livre analyse toutefois avec finesse les contextes intellectuel et politique de production des oeuvres ce qui permet à l'auteur d'insister sur leur caractère polémique, qualité déniée par plusieurs. Cet ouvrage s'adresse surtout aux chercheurs qui connaissent le genre des mémoires. Ils y trouveront de nombreux outils critiques.

Lyse Roy

Université du Québec à Montréal

Juanita De Barros — *Order and Place in a Colonial City: Patterns of Struggle and Resistance in Georgetown, British Guiana, 1889–1924*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 2002. Pp. xii, 251.

Juanita De Barros's urban study contributes to several historiographies: that of Guyana, that of the British Caribbean in the century between the abolition of slavery and the rise of mass nationalist movements (1830s–1930s), and that of cities across the colonized worlds of the nineteenth and twentieth centuries. De Barros draws widely on reports emanating from the Colonial Office, British Guianese administration, and Georgetown's municipal government, as well as on censuses, laws, newspapers, and secondary literature of the period. In so doing, she has written a pioneering full-length study of one Caribbean city that is both comparatively and theoretically informed.

The succinct introduction situates De Barros's study in the emerging body of cultural histories of colonial societies influenced by a Gramscian conception of hegemonic struggle and negotiation. It highlights the popular classes' deployment of cultural practices in public urban struggles, particularly the riots that bracket her period. It also emphasizes the Victorian racialized fear of urban filth, particularly in colonial cities, as a central force in shaping the elite and local middle-class "sanitarian" approach to Georgetown. Chapter 2 provides the economic and demographic context needed for non-specialists, including a very good section on the police and public health staff operating at the municipal level. It is somewhat less clear on the structure and evolution of colonial executive and legislative power. Chapter 3 convincingly argues that the legislature increased government responsibility for urban sanitation in the nineteenth century, but that local officials and property owners colluded to ignore the laws, especially in popular-class wards. The press then joined in the general condemnation of the poor for living with dirt and disease, specifically denouncing Indo-Guianese scavengers for poor work. Chapter 6 furthers the analysis of elite sanitationism by examining attempts to regulate the milk-vending sector, dominated by the Indo-Guianese. While the authorities were undoubtedly "informed